

Méhémet seint de refuser ; les cheiks insistent ; il accepte ; on lui jette la pelisse d'honneur et on le promène à cheval dans le Caire. Le voilà enfin vice-roi ! La Porte apprend qu'à défaut du droit, notre homme à la force en main ; et elle confirme son usurpation, faute de pouvoir la punir.

En s'élevant au trône d'Égypte, Méhémet avait fait un chef-d'œuvre ; en s'y maintenant, il fit un miracle. C'est ici qu'il trouva dans son fils Ibrahim un instrument digne de lui-même. Il le mécomut d'abord cependant, et lui préféra Toussoun, son frère cadet, jusqu'à la mort de celui-ci.

— Je n'eus une entière confiance en Ibrahim, disait-il depuis, qu'en voyant sa barbe s'allonger et grisonner.

Il l'employa d'abord aux levées de l'impôt ; car il fallait de l'argent pour acheter l'Égypte ! Ce pays est à l'encan, disait Méhémet, celui qui donnera la dernière bourse et le dernier coup de sabre, y restera le maître.

Le dernier coup de sabre du vice-roi fut pour ses bons amis les mameluks, devenus ses tyrans après avoir été ses complices. C'était le 1er mars 1811 ; tous les mameluks se trouvaient réunis au Caire pour voir donner la pelisse du commandement au fils de Méhémet. Ils arrivèrent à la forteresse dès le matin, dans leurs plus brillants costumes et sur leurs plus beaux chevaux. Le pacha, dit son biographe, les reçoit avec son affabilité ordinaire, et le défilé commence vers la ville. Un corps de delhis marche en avant, et les mamuluks viennent à la suite. Or, au bout du chemin taillé dans le roc, la porte du Caire s'ouvre aux delhis et se referme sur les mameluks, qui se trouvent pris entre des murs infranchissables. En même temps, le canon donne le signal de leur mort, et des Albanais embusqués de toutes parts les fusillent comme des bêtes fauves dans une caverne. De plusieurs milliers qu'ils étaient, pas un seul n'échappa. Retiré dans son harem pendant cette exécution, le vice-roi n'avait point ce calme altier que lui a prêté M. Vernet dans son tableau. Il était pâle, inquiet, effaré ; il ne se rassura qu'à la vue des têtes de ses victimes. Alors il demanda un verre d'eau et remercia le prophète....

Ce massacre d'une armée est affreux, sans doute ; mais il ne faut pas le juger avec nos idées européennes. Entre le pacha et les mameluks c'était une guerre à mort : s'il ne les eût pas tués ce jour-là, ils l'eussent tué le lendemain.

Ainsi débarrassé de ses ennemis du dedans, le vice-roi chargea Ibrahim d'exterminer ses ennemis du dehors, et le jeune pacha déploya dans cette mission le courage et l'habileté paternelles. Avant sa première campagne contre les Arabes Wahabites, il alla jurer sur le tombeau du Prophète, à Médine, de ne point remettre son cimetière au fourreau qu'il ne l'eût trempé dans le sang du dernier rebelle ; il promit en outre d'immoler, après sa victoire, trois mille moutons sur le mont Arafât ; il fit en attendant, à Mahomet, une libation de cent bouteilles de rhum et de champagne, dont on l'avait gratifié au Caire. Il avait alors vingt-six ans et toute la ferveur musulmane qu'il n'a plus. Combien de fois, depuis, il a bu des flots de champagne avec ses soldats, au lieu de les sacrifier ainsi au Prophète ! Il faut dire que l'anathème du Coran porte particulièrement sur le vin rouge ; et voilà pourquoi l'eau-de-vie, les vins blancs, et surtout le champagne, ont tant de succès en Orient depuis quelques années. Quoi qu'il en soit, Ibrahim fit honneur à son serment ; il mit à feu et à sang tout le Nedjed, décapita ou jeta dans les fers les chefs Wahabites, reçut le titre de *Pacha des Villes Saintes*, et rentra en triomphe au Caire après trois années d'absence.

Un grand changement s'était opéré chez le père et chez le fils. Les fatigues de la guerre avaient blanchi les cheveux blonds et la barbe rouge d'Ibrahim, et Méhémet avait appris à lire et à écrire avec une esclave lettrée de son harem.

A partir de ce jour, l'Égypte fit des pas de géant dans la civilisation. Le vice-roi se souvint qu'un Français, M. Lion, avait instruit et soigné son enfance ; qu'un autre Français, M. Mengin, lui avait ouvert les portes du Caire en payant ses soldats. Il choisit donc la France pour modèle et les Français pour instruments de toutes ses entreprises. Il appela M. Lion en Égypte, et celui-ci étant mort à Marseille, il envoya 10,000 fr. à sa sœur ; il confia l'éducation militaire de son fils à M. Selve, ancien officier de l'Empire, aujourd'hui major-général égyptien sous le nom de Soliman-Pacha. Et durant vingt ans, le génie inculte et orgueilleux d'Ibrahim s'est assoupli, sous la direction de notre compatriote, à toutes les ressources de la tactique et à toutes les règles de la discipline.

Il est donc tout naturel de voir aujourd'hui le fils du vice-roi rendre visite à la France, surtout après le voyage qu'un de nos princes vient de faire en Égypte.

Lorsque le capitaine Selve forma son premier camp d'instruction, sur les limites de la Nubie, loin des yeux fanatiques des Turcs, Ibrahim ne fut pas l'adversaire le moins acharné des innovations françaises. Figurez-vous, en effet, le vainqueur des Wahabites obligé, pour étudier la charge en douze temps, de prendre place à son rang de taille (il est de petite stature), à la queue d'un bataillon commandé par un chrétien ! Eh bien ! non-seulement notre compatriote dompta l'orgueil d'Ibrahim et de ses soldats, mais il s'en fit aimer à tel point, qu'il obtint d'eux tout ce qu'il voulut. Il parvint à enrégimenter des tures, à faire porter la carabine à des *fellahs* (cultivateurs), à substituer le simple commandement aux coups de cravache !

De son côté, Ibrahim fit un autre tour de force ; ce fut l'admission des Arabes aux grades, qui étaient le privilège des Turcs. Il obtint ce résultat par une surpercherie curieuse. — Nous manquons de caporaux, dit-il un jour en riant à ses soldats ; le grade de caporal à qui courra le mieux ! Convaincus de leur supériorité sur les Arabes, les Turcs acceptent la plaisanterie de leur général, et voilà le concours ouvert à toutes jambes. Mais les Arabes arrivent les premiers et enlèvent le grade à la force du jarret. Ils peuvent s'élever aujourd'hui jusqu'au rang de capitaine ; et Ibrahim les porterait plus haut sans le dicton prudent de son père : — N'oublions jamais que nous ne sommes que quinze mille Turcs en Égypte !

En ce moment, Ibrahim a sous la main cent trente mille hommes organisés à l'euro péenne, et peut en lever le double sur les Bédouins, les ouvriers des ports, les écoles militaires et les gardes nationales ; car (ô abus de la civilisation française !) il y a des gardes nationaux, bizets et non bizets, sur la terre des Pharaons ! Les petits-fils des Ptolémées (*infandum* !) ont leurs factions au pied des pyramides, leur conseil de discipline et leur *Hôtel des haricots* !

On connaît la guerre de Morée, si funeste à l'empire ottoman ! Après avoir promené son sabre victorieux sur toute cette contrée, Ibrahim vit, en 1827, la flotte de son père brûlée avec la flotte turque à Navarin. Il n'en fut pas moins reçu en triomphe au Caire, et, deux ans après, Méhémet avait ressuscité sa marine. Deux Français étaient encore là : M. de Cerizy et Besson-Bey.